

Études d'histoire religieuse



Françoise Deroy-Pineau, *Jeanne Mance. De Langres à Montréal, la passion de soigner*, Montréal, Bellarmin, 1995, 171 p. 20 \$

Lorraine Caza, c.n.d.

Volume 62, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007185ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007185ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caza, L. (1996). Compte rendu de [Françoise Deroy-Pineau, *Jeanne Mance. De Langres à Montréal, la passion de soigner*, Montréal, Bellarmin, 1995, 171 p. 20 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 62, 76–78. <https://doi.org/10.7202/1007185ar>

Françoise Deroy-Pineau, *Jeanne Mance. De Langres à Montréal, la passion de soigner*, Montréal, Bellarmin, 1995, 171 p. 20 \$

Je ne suis pas historienne, mais depuis bon nombre d'années je cherche à découvrir la vision qui a guidé Marguerite Bourgeoys dans l'établissement de la Congrégation de Notre-Dame. Tout ce qui peut contribuer à éclairer les origines et les premières étapes de l'implantation française à Ville-Marie est précieux à mes yeux. C'est donc avec curiosité, et même avec ferveur, que j'ai ouvert l'ouvrage que Françoise Deroy-Pineau a consacré à une amie de Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance, co-fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, en 1645.

C'est à l'auteure des *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, de 1659 à 1725*, Marie Morin, et à l'auteur de *l'Histoire de Montréal, 1640-1672*, le sulpicien Dollier de Casson, que F. D.-P. a dédié les pages passionnantes, bien documentées et de lecture agréable qu'elle vient de publier. La première annaliste de l'Hôtel-Dieu et Monsieur de Casson, comme «premiers historiens de Montréal, au 17^e siècle», ont été ses deux principales sources.

Que l'auteure rejoigne Jeanne Mance à Langres, à Paris, à La Rochelle, en mer, à Québec ou à Montréal, elle en profite toujours pour nous éveiller à la situation sociale, politique, religieuse, dans laquelle évolue son héroïne. Elle met également bien en lumière le fait que Jeanne n'a pas participé à la vie de Ville-Marie comme religieuse, mais bien comme laïque. De ce point de vue, on comprend son insistance sur le rôle inspirateur qu'aura eu, pour Jeanne, l'engagement d'une Madeleine de La Peltrie.

Le séjour de Jeanne à Paris, en 1640, est présenté comme une longue suite de rencontres avec nombre de personnalités-clés sans lesquelles Montréal n'aurait été qu'un trop beau rêve. Les familiers des écrits du temps, de ceux de Marguerite Bourgeoys, par exemple, ou encore de ce qu'on appelle, dans l'histoire de la spiritualité chrétienne, l'École française du 17^e siècle éprouveront sans doute comme moi une certaine joie à retrouver, dans l'entourage de Jeanne, des noms déjà connus: le jésuite Charles Lalemant, la duchesse d'Aiguillon, Marie Rousseau, la négociante en vins à la porte de Buci, qui joua un rôle si déterminant dans la vie de Monsieur Olier, Madame Angélique Fauré de Bullion, l'épouse du surintendant des finances de la France.

Et la liste s'allonge lorsque Jeanne se retrouve à La Rochelle pour l'embarquement. Elle rencontre alors le jésuite Jacques de la Place qui sera du voyage, Pierre Chevrier, le baron de Fancamp, qui, plus tard, offrirait à Marguerite Bourgeoys la petite statue de Notre-Dame-de-Bon-Secours que l'on retrouve à la chapelle du même nom, à Montréal, Jérôme le Royer de la Dauversière et Gaston de Renty. F. D.-P. précise qu'à l'automne de 1640, l'île de Montréal appartient officiellement à deux de ces hommes, Jérôme le

Royer et le baron de Fancamp. On communie à l'étonnement admiratif de l'auteure face à un Jérôme le Royer, époux, père de cinq enfants, grand homme d'affaires, membre de la Compagnie du Saint-Sacrement, porteur d'un mystérieux appel qu'il date du 2 février 1630 et qui l'incite à créer un ordre de filles hospitalières au service des malades, sous le patronage de saint Joseph et à établir sur l'île de Montréal une colonie d'habitation. Plus loin dans le livre, l'auteure, au moment de signaler la rencontre de Paul de Chomedey de Maisonneuve avec Madame de Bullion, évoquera Madame de Chully, cette soeur du fondateur de Montréal chez qui Marguerite Bourgeoys avait habité alors qu'elle tentait avec deux compagnes une forme de vie religieuse.

La Jeanne Mance de F. D.-P. est une femme de grande foi dont l'auteure présente l'itinéraire *entre* cet aveu de 1640: «Dieu me veut au Canada. Je ne sais pas pourquoi. Je m'abandonne complètement à ce qui va se passer» (p. 28) *et* son testament en date du 3 juin 1669: «Je remets mon esprit et mon âme entre les mains de mon Dieu [...] me soumettant [...] à l'ordre sacré de sa [...] très aimable volonté [...] Jésus Christ est le seul et unique appui de toutes mes espérances [...] J'espère [...] le voir et [...] l'aimer éternellement» (p. 152).

La Jeanne Mance dépeinte en ce volume m'apparaît courageuse, tenace, pleinement engagée dans l'entreprise de Montréal. C'est elle qui réclame du concepteur de Montréal, Jérôme le Royer, un texte sur *Les véritables motifs des Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame...*; c'est elle qui, comme Madeleine de la Peltrie, d'ailleurs, s'intéresse si profondément aux Amérindiens qu'elle songe à s'établir à Sainte-Marie-des-Hurons plutôt qu'à Montréal pour mieux les servir, au grand désespoir du Père Vimont qui les traitera toutes deux d'illuminées. Jeanne profitera de ses passages en France en 1649-1650 et en 1658-1659 pour ranimer l'engagement des Sociétaires envers la folle entreprise de Montréal. Elle n'hésitera pas à fournir une des trois contributions majeures qui ont permis la grande recrue de 1653. J'avoue aussi que les intrigues de M. de Queylus pour tenter d'imposer les hospitalières de Québec à l'Hôtel-Dieu de Montréal et, plus tard, les invitations de Mgr de Laval aux hospitalières de La Flèche pour qu'elles se joignent aux hospitalières de Québec me rappellent les luttes de Marguerite Bourgeoys pour qu'on n'impose pas la clôture à ses filles séculières.

La Jeanne Mance de F. D.-P. est femme au coeur large et généreux dont le dévouement s'exprime au quotidien dans le soin des malades, des blessés, des scalpés, mais également dans des gestes d'une gratuité merveilleuse; on pense au don aux Ursulines, en 1653, de 1/10 de son revenu annuel, à l'adoption des deux jeunes demoiselles Moyen, dont l'une deviendra

l'épouse de Lambert Closse, aux dispositions de son testament. On ne peut s'empêcher de regretter que Mgr de Laval ait mis en doute ses qualités administratives alors que le livre donne à penser que l'héroïne avait montré grande sagesse et grande prudence, alors que la situation de M. de la Dauversière ne permettait plus d'être aussi assurés.

Le livre de F. D.-P. nous laisse sur cette image de Marguerite Bourgeoys, au chevet de Jeanne, mourante. Je me demande ce qu'elles ont bien pu se dire sur elles-mêmes, sur Maisonneuve, sur le passé, présent et avenir de Montréal, sur le Dieu de leur commune espérance... Je mettrais une sourdine au portrait que F. D.-P. fait de Marguerite Bourgeoys parce que je n'oublie pas qu'elle avait d'abord sollicité son entrée chez les Carmélites et dans un autre monastère. J'aime beaucoup, pourtant, la manière concise avec laquelle l'auteure décrit la vie voyageuse de la première institutrice de Ville-Marie: «Elle ne vibre ni aux silences du cloître ni aux engagements activistes, mais à la vie "voyagère" de la Vierge Marie, branchée sur ses profondeurs mais ouverte aux déplacements et aux nouveautés d'un monde qui se transforme» (p. 109s)

Les ami(e)s de Montréal, de son Hôtel-Dieu, du monde de la santé, tous les coeurs de pionniers et de pionnières doivent lire cette présentation à la fois simple et belle d'une figure incontournable de nos origines.

Lorraine Caza, c.n.d.,
Collège dominicain de philosophie et de théologie
Ottawa

* * *

Jean-Rémi Brault, *Les origines de Montréal. Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal*, Montréal, Leméac, 1993, 280 p. 30 \$

Un anniversaire jugé significatif, comme celui du 350^e de la fondation de Montréal, entraîne souvent un retour aux sources. Ce rappel des débuts comporte un réexamen des événements, une révision et une mise à jour des connaissances et des perceptions. Le colloque organisé par la Société historique s'inscrit dans cette perspective. Les 16 communications retenues ont été publiées dans un souci de favoriser un «approfondissement des origines et de l'histoire de Montréal» au XVII^e siècle. Cette intention comportait un défi d'envergure puisque la documentation relative à la fondation et aux débuts de Montréal demeure somme toute limitée. Marcel Trudel en montre clairement les limites, en même temps que le potentiel, en prônant un renouvellement de l'étude du fondateur de Montréal. Les aspects novateurs qui se dégagent de ces textes constituent donc une réussite notable dans la réalisation du projet.